

heur dans toute l'éternité.

Ces considérations, ou d'autres pareilles, que chacun devoit nourrir dans son sein, banniront de nos esprits cette langueur secrète, cet ennui accablant, où tombent la plupart des hommes qui vivent sans réfléchir, quoiqu'ils n'ayent aucun sujet légitime de se plaindre; elles dissiperont tous ces chagrins que nous pouvons sentir à l'arrivée de quelque mal imprévû; elles écarteront tous ces petits accès de joie & de folie où l'on se plonge d'ordinaire, quoiqu'ils soient plus propres à ruiner qu'à soutenir la vertu: en un mot, elles produiront en nous cette humeur douce & enjouée, qui peut seule nous rendre agréables à nous-mêmes, à ceux avec qui nous conversons, & à l'Auteur de notre existence, qui nous a créés pour lui plaire & pour obéir à sa volonté.

I.



## XLI. DISCOURS.

Criminibus debent hortos

Juv. Sat. I. 75.

*Ces jardins sont les fruits des plus grands crimes.*

Assis l'autre jour dans ma chambre, où je méditois sur un sujet qui pouvoit servir au Discours qu'il me falloit publier, j'entendis frapper deux ou trois coups irréguliers à la porte de mon hôte, & un moment après, un homme enjoué, qui demandoit à haute voix, si le Philosophe étoit au logis. L'enfant, qui ouvrit la porte, lui répondit fort innocemment, qu'il n'y logeoit pas. Là-dessus je me rappelai que c'étoit la voix de mon bon ami le Chevalier de Coverley, & que je lui avois promis d'aller faire un tour à (c) Spring-Garden avec lui, s'il faisoit beau tems. Je ne fus pas

(c) C'est-à-dire, Jardin du Printems, parce qu'on commence à y aller dans cette saison de l'Année. C'est un lieu de plaisance & de débauche, situé de l'autre côté de la rivière dans le voisinage de Lambeth.

plutôt sorti de ma chambre qu'il me cria, du bas de l'escalier, pour me fommer de tenir ma parole; mais il ajouta que, si j'étois occupé à écrire quelque *Spéculation*, il resteroit en bas jusqu'à ce que j'eusse achevée. A mon arrivée auprès de lui, je le trouvai environné de tous les enfans de la maison; & mon hôtesse même, qui est une insigne causeuse, discourroit avec lui à perte de vûe, charmée d'ailleurs de ce qu'il passoit la main sur la tête de son petit garçon, & de ce qu'il l'exhortoit à être sage & à bien apprendre sa leçon.

Nous ne fûmes pas plutôt à (d) l'escalier du Temple, qu'une troupe de Bateliers nous vint offrir leurs services. Le Chevalier les parcourut tous des yeux, & sur ce qu'il en découvrit un qui avoit une jambe de bois, il lui ordonna de nous passer de l'autre côté de la rivière. *Vous devez savoir*, ajouta-t-il en s'adressant à moi, *que je ne me sers jamais d'aucun Batelier, qui n'ait perdu un bras ou une jambe. J'aime mieux que le bateau n'aille pas si vite, & employer un honnête homme qui a été blessé au service de la Rei-*

(d) C'est un des endroits de la Ville, où il y a quantité de petits bateaux, qui vont & viennent sur la *Tamise*.

*ne. Si j'étois Seigneur Séculier ou Ecclésiastique, & que j'eusse une (e) Berge pour me divertir, je n'admettrois aucun Rameur à ma livrée qui n'eût une jambe de bois.*

Après que mon vieux ami se fut assis dans le bateau, avec son cocher, qui est un fort bon homme, & qui sert toujours de lest en pareille occasion, nous voguâmes vers (f) *Fox-Hall*. Ensuite il engagea le Batelier à nous entretenir de la perte de sa jambe droite, qu'il nous dit avoir laissée à *La Hogue*; &, sur le détail qu'il nous donna de cette glorieuse journée, *M. de Coverley*, dans la joie de son cœur, fit diverses réflexions sur le triomphe de la Nation *Britannique*. Il soutint, par exemple, qu'un *Anglois* pouvoit battre trois *François*; que nous n'aurions jamais rien à craindre du *Papisme*, si l'on avoit soin de tenir notre flotte en bon état; que la *Tamise* étoit la plus belle rivière qu'il y eût en *Europe*; que le Pont de *Londres* étoit un plus beau

(e) Ou *Berge*, espèce de bateau à plusieurs rames, fort propre, couvert en partie & vitré.

(f) Autre Cabaret, situé, de même que *Spring-Garden*, de l'autre côté de la rivière, où l'on va se divertir au Printems & en Été.

chef-d'œuvre qu'aucune des sept merveilles du monde. Il avança plusieurs traits de la même nature, fondés sur les honnêtes préjugés qui naissent dans l'esprit de tout Anglois de la vieille roche.

Au bout d'une petite pause, le Chevalier, qui avoit tourné deux ou trois fois la tête pour bien examiner cette grande Métropole, me dit de prendre garde à la quantité d'Eglises dont la Ville étoit ornée, & qu'on n'en voyoit presque aucune en-deçà de Temple-Bar. *Triste spectacle*, ajouta-t-il, *& qui sent bien le Paganisme ! Il n'y a point de Religion de ce côté-là. Il est vrai que les cinquante Eglises qu'on doit bâtir, en rendront la perspective infiniment plus agréable ; mais tout ouvrage qui regarde l'Eglise, ne se fait qu'à pas compté, & avec une extrême lenteur.*

Je ne me souviens pas d'avoir dit jusques ici qu'un des traits qui forment son caractère, est de saluer tous ceux qu'il rencontre en chemin, & de leur souhaiter le bon jour ou le bon soir. Il en use de cette manière par un principe d'humanité, quoique d'ailleurs cette méthode l'ait rendu si populaire auprès de tous ses voisins à la campagne, qu'elle a bien contribué, à ce que l'on croit, à le fai-

re nommer une ou deux fois Député de la Province au Parlement. Il ne sauroit s'abstenir de cet acte de bienveillance, même ici en Ville, lorsqu'il rencontre quelqu'un dans sa promenade du matin ou du soir. Il lui échappa sur la rivière, à l'occasion de divers batteaux qui passeroient auprès du nôtre ; mais, lorsqu'il eut souhaité le bon soir à deux ou trois jeunes gaillards, un peu avant que d'arriver à l'autre bord, il fut bien étonné d'entendre que l'un d'eux, au lieu de lui rendre la même civilité, nous demanda qui étoit ce vieux pénard & ce fin matois que nous avions dans le bateau, s'il n'avoit pas honte à son âge d'aller courir le guilledou ? & telles autres questions conformes au langage qui se pratique sur la Tamise. Le Chevalier parut d'abord un peu choqué de ce procédé ; mais revenu bientôt à lui-même, il dit d'un ton & d'un air de Sénateur : *Que s'il étoit Juge dans Middlesex, il feroit connoître à ces brutaux & à leurs semblables, que les sujets de Sa Majesté doivent être aussi peu injuriés sur l'eau que sur terre.*

Lorsque nous fûmes arrivés à *Spring-Garden*, qui est fort agréable dans cette saison de l'année, frappé de la bonne odeur des allées & des berceaux, de la

mélodie harmonieuse des petits oiseaux qui chantoient sur les arbres, & de cette foule de gens de loisir qui se promenoient à leur ombre, je ne pus le regarder que comme une espèce de Paradis Mahométan. Le Chevalier me dit que cette vûe le faisoit souvenir d'un bosquet proche de sa maison à la campagne, que son Chapelain avoit accoutumé de nommer la Voliere des Rossignols. *Vous devez savoir*, ajouta-t-il, *qu'il n'y a rien qui plaise tant à un Amoureux que la voix du Rossignol. Ah, M. le Spectateur, que j'ai passé de nuits à me promener tout seul au clair de la Lune, & à m'entretenir de ma cruelle Veuve, au doux chant de cet aimable oiseau !* Là-dessus il lui échappa un profond soupir, & il alloit tomber dans un accès de rêverie, lorsqu'une Demoiselle masquée vint, par derrière, lui donner un petit coup sur l'épaule, & lui demanda s'il vouloit aller boire avec elle une bouteille d'hydromel ? Surpris de cette familiarité peu attendue, & chagrin de ce qu'on venoit interrompre ses pensées sur la Veuve, le Chevalier lui répondit, qu'elle étoit une impudente, & qu'elle n'avoit qu'à se retirer.

À la fin de notre promenade, nous bûmes un verre de bière douce de

(g) *Burton*, & nous mangeâmes une tranche de bœuf fumé. Ensuite le Chevalier appella un des valets de la maison, & lui ordonna de porter nos restes au Batelier qui n'avoit qu'une jambe. Je m'aperçus que cet estafier le regardoit de travers à l'ouïe de ce message, & qu'il alloit dire quelque sottise ; ce qui m'obligea de réitérer les ordres du Chevalier d'un ton ferme & positif.

À notre sortie du jardin, mon ami crut que sa qualité d'un des Juges à la campagne, en l'absence desquels on ne peut rien décider de grande importance, l'autorisoit à critiquer la débauche qui régné dans ce lieu ; de sorte qu'il dit à l'hôtesse, qui étoit assise dans son réduit, qu'il viendroit plus souvent à son jardin, s'il y avoit plus de rossignols & moins de coureuses.

## I.

(g) Ville fameuse pour cette sorte de Bière, où l'on ne met point de houblon.



## XLII. DISCOURS.

O mihi *Thesæ* pectora juncta fide!

OVID. *Trist.* L. I. 304.

O mes chers Amis, qui m'étoient aussi fidèles  
que *Thésée* le pouvoit être à *Pirithoüs*!

Essai sur  
l'amitié.

C E Discours n'est qu'un légère ébauche du portrait de l'amitié, où je n'observerai aucun ordre dans mes réflexions, pour ne pas répéter ce que Pon a dit tant de fois sur un sujet si rebattu.

L'amitié est une forte inclination entre deux personnes, qui les engage à travailler à leur bien mutuel. Quoique les plus célèbres Ecrivains de morale ayent parlé au long des plaisirs & des avantages de l'amitié, & qu'on la regarde comme ce qui fait le bonheur de la vie humaine, on ne la voit guère pratiquer dans ce monde.

Chacun est disposé à donner une longue liste des vertus & des bonnes qualités qu'il exige dans un ami; mais il y en a peu qui tâchent de les acquérir eux-mêmes.

Que

La bienveillance & l'estime sont les premiers principes de l'amitié, qui est toujours imparfaite lorsque l'une ou l'autre des deux y manque.

Si d'un côté on a de la honte d'aimer une personne qu'on ne sauroit estimer; de l'autre, quelque convaincu que l'on soit de ses beaux talens, on ne peut jamais la chérir avec ardeur, sans avoir de la bienveillance pour elle.

L'amitié bannit l'envie, de quelque manière qu'elle se déguise. Tout homme qui peut douter une seule fois s'il se réjouiroit de voir son ami plus heureux que lui-même, doit être persuadé que cette vertu lui est inconnue.

Il y a quelque chose de si grand & de si noble dans l'amitié, que, dans ces Poèmes héroïques faits à l'honneur de quelque particulier, les Auteurs ont cru qu'ils devoient représenter leur Héros sous l'idée de bon ami, aussi-bien que de fidèle Amant. *Achille* à son *Patrocle*, & *Enée* son *Achate*. Dans le premier de ces deux exemples nous pouvons remarquer, pour la réputation du sujet que je traite, que la Grèce fut presque ruinée par l'amour de ce Héros, mais qu'elle fut sauvée par son amitié.

L'humeur & le génie d'*Achate* nous

Tome IV.

O

insinue une observation que l'on peut faire sur les liaisons intimes des grands Hommes, qui choisissent plutôt leurs amis pour les qualités du cœur que pour celle de l'esprit, & qui préfèrent la sincérité, jointe à une humeur douce, aisée & complaisante, à tous ces beaux talens qui font le plus de bruit dans le monde. Je ne sache pas qu'*Achate*, qui est dépeint comme le principal favori d'*Enée*, donne jamais son avis, ni qu'il frappe un seul coup, dans toute l'*Enéide*.

L'amitié qui fait le moins de bruit est souvent la plus utile; & c'est pour cela même que je préférerois un ami prudent à un ami zélé.

*Atticus*, un des plus honnêtes Citoyens de l'ancienne *Rome*, est un exemple fort remarquable de ce que je viens de dire. Cet illustre personnage, au milieu des guerres civiles qui déchiroient sa patrie, & lorsque le but des uns & des autres tendoit également à la subversion de la liberté publique, se ménagea si bien l'estime & l'amitié des deux Compétiteurs, qu'il trouva le moyen de servir ses amis de l'un & de l'autre parti. Pendant même qu'il envoyoit de l'argent au jeune *Marius*, dont le pere étoit déclai-

LE SPECTATEUR. XLII. Disc. 315  
ré l'ennemi de la République, il étoit un des principaux favoris de *Sylla*, & se trouvoit tous les jours auprès de sa personne.

Durant la guerre qu'il y eut entre *Cesar* & *Pompée*, il se conduisit toujours de même. Après la mort de *Cesar*, il envoya de l'argent à *Brutus* dans ses besoins; & il rendit mille bons offices à la femme & aux amis d'*Antoine*, lorsque ce parti sembloit ruiné. Enfin, dans cette guerre sanglante qu'il y eut entre *Antoine* & *Auguste*, il conserva toujours l'amitié de l'un & de l'autre; en sorte que le premier, à ce que nous dit *Cornelius Nepos*, lorsqu'il étoit dans quelque endroit de l'Empire éloigné de *Rome*, lui écrivoit ponctuellement ce qu'il faisoit, ce qu'il lisoit, & où il avoit dessein d'aller: & que l'autre lui rendoit un compte exact de toutes ses affaires.

On s'imagine d'ordinaire que ce qui produit une bienveillance mutuelle entre deux personnes, est une conformité d'inclinations à tous égards; mais cette conformité est si peu requise, qu'on voit bien des personnes de différente humeur s'aimer avec tendresse. On se plaît souvent à trouver dans un ami les bonnes

qualités qui nous manquent ; parce qu'étant , aux yeux du monde , un autre nous-mêmes , nous croyons avoir droit de nous les attribuer en quelque manière.

Il n'y a rien de plus difficile que d'avertir à propos un ami de ses défauts & de ses égaremens. Pour en venir à bout , il faut se conduire en sorte qu'il s'aperçoive que nous avons plutôt en vue son avantage que notre intérêt particulier. Ainsi les reproches qu'on lui fait doivent être rares , & toujours bien fondés à la rigueur.

Sans cette précaution , la grande envie qu'il a de plaire peut se changer en désespoir d'y réussir , puisqu'il se voit accusé de certains défauts dont il ne se trouve pas coupable. Un esprit , qui est humanisé & attendri par l'amitié , ne peut soutenir de fréquens reproches ; il faut qu'il succombe sous leur poids , ou qu'il diminue beaucoup de l'estime & de l'amitié qu'il avoit pour la personne qui les lui adresse.

Le véritable devoir de l'amitié est d'inspirer de l'ardeur & du courage : un esprit ainsi animé se surpasse lui-même ; au lieu qu'il languit & qu'il devient presque immobile , s'il manque tout à la fois d'un tel secours.

La négligence d'un ami est en quelque manière moins excusable que celle d'un parent ; puisque nos devoirs à l'égard du premier résultent de notre choix ; au lieu que ceux qui regardent l'autre viennent de la nature , & ne dépendent pas de nous.

Si l'on ne doit pas rompre avec un ami , malgré tous les défauts , de peur qu'on ne blâme notre choix ; à plus forte raison ne doit-on jamais abandonner un ami sage & vertueux , afin qu'on ne puisse pas nous reprocher d'avoir perdu un trésor inestimable , dont nous avons la jouissance.

X.



## XLIII. DISCOURS.

Cum tristibus severe, cum remissis jucundè,  
cum senibus graviter, cum juventute co-  
muniter vivere.

C I C.

Il étoit morne avec les personnes tristes, gai  
avec les enjonnés, sérieux avec les vicil-  
lards, & agréable avec la jeunesse.

Le caractè-  
re d'un  
homme  
qui est a-  
gréable en  
compagnie,  
& son op-  
posé.

LE passage Latin que je viens de ci-  
ter, fait partie d'un caractère très-  
vicieux; mais je n'en ai rapporté que ce  
qui s'accorde avec les règles de la justi-  
ce & de l'honneur. Cicéron y dépeint  
*Catilina*, & il ajoute à ces traits, qu'il  
étoit hardi avec les méchants, & lascif avec  
les débauchés. Je ne m'arrêterai point à  
ces deux derniers traits, puisque je n'ai  
en vûe que cette complaisance honnête  
qui rend un homme de bonne compa-  
gnie, & non pas celle d'un homme d'in-  
trigue & à projets ambitieux. Cette sou-  
plesse d'esprit, qui s'accommode à l'hu-  
meur de tous les autres, ne peut être  
agréable, à moins qu'elle ne soit natu-

relle; si on l'affecte pour se distinguer,  
c'est la prostitution la plus inutile & la  
plus indécente que l'on puisse jamais con-  
cevoir. Jouer un rôle qui n'est pas na-  
turel, dans la seule vûe de s'attirer les  
éloges de ceux qui n'ont aucun discernement,  
c'est de tous les desseins que l'on  
puisse former, le plus digne de mépris.  
Pour devenir la joie des autres, ou ne  
pas interrompre leur plaisir, il faut se  
plaître avec eux de bonne foi. Aussi n'y  
a-t-il rien de plus triste que de voir bien  
des gens, qui devraient être seuls, cher-  
cher la compagnie. Les personnes qui  
réfléchissent le moins, sont celles qui  
panchent le plus de ce côté-là; quoi-  
qu'elles fissent beaucoup mieux de rester  
au logis, & de s'ennuyer toutes seules,  
que de fatiguer les autres pour se mettre  
de bonne humeur. Ce n'est pas qu'on ne  
doive décharger son cœur à un ami, lors-  
qu'on se trouve dans quelque embarras,  
ou une grande affliction; mais je veux  
dire seulement qu'on doit être disposé à  
prendre le tour d'esprit de la compagnie  
où l'on va, ou s'en bannir tout-à-fait.  
C'est sans doute un heureux tempéra-  
ment, que de pouvoir vivre avec toute  
forte d'humeurs; puisque cela marque  
un esprit disposé à recevoir tout ce qui

plaît aux autres, & qui n'est pas entêté de ses propres idées.

De-là vient que je suis charmé du caractère de mon ami *Acasto*. Vous le trouvez dans la compagnie & à la table des sages, des impertinens, des personnes graves, des badins & des beaux esprits; quoiqu'il n'ait rien en lui-même qui le puisse rendre agréable en particulier à aucun de tous ces génies: mais il a un bon sens naturel, le cœur bon, & il est discret, en sorte que chacun peut faire valoir son talent avec lui, & que, sans contribuer presque à la conversation, il n'a jamais été dans un endroit, où il ne soit le bien venu une seconde fois. On peut dire même qu'un homme qui a de l'esprit & du savoir, au lieu de plaire, deviendrait incommode à la plupart des autres, s'il ne possédait ces bonnes qualités d'*Acasto*. Les gens d'esprit se flattent d'être agréables par cela même qu'ils sont tels; & c'est ainsi qu'ils deviennent la plus sottise compagnie du monde: ils se moquent des absens, ou raillent les présens d'une manière fort desobligeante; & ils ne prennent pas garde que, si vous pincez ou chatouillez un homme jusqu'à ce qu'il perde la tramontane, ou si vous l'attaquez lui seul, & le distin-

guez ainsi de tous les autres, vous l'offensez également.

Le plus sûr moyen de se rendre agréable aux personnes avec qui l'on se trouve, est de marquer se plaire en leur compagnie, & prendre plutôt part à leur entretien, que leur en fournir soi-même. Un homme de cette trempe n'est pas à la vérité ce qu'on appelle d'ordinaire un homme agréable en compagnie, mais il est tel dans le fond; & il a, dans tout ce qu'il dit ou qu'il fait, quelque chose d'aimable, qui lui gagne plutôt les cœurs, que ne le feroient les faillies d'esprit les plus vives, ou les badinages les mieux tournés. La foiblesse de l'âge, dans un homme de ce caractère, a je ne sai quelle simplicité naïve, qui doit lui attirer du respect, quand même il ne seroit pas d'ailleurs fort vénérable. La présomption des jeunes gens, qui naît de la vivacité & non pas de l'insolence, mérite aussi d'être excusée. L'homme que la nature a formé pour être agréable en compagnie, rend à chacun ce qui lui est dû, il exténue leurs défauts, & fait louer leurs bonnes qualités; il paroît recevoir la loi des autres, & non pas la leur donner.

Que doit-on donc penser de ces hom-

mes, qui, sans avoir aucun égard à ce qui se dit dans la compagnie où ils arrivent, prennent un air de messager, & racontent au long ce qu'ils viennent de voir ou d'entendre, comme s'ils avoient été envoyés exprès pour s'en informer? Ceux qui se voyent, pour s'entretenir ensemble de bonne amitié, trouvent insupportable qu'un nouveau venu; qui tombe des nues, leur rompe la tête de ses aventures, & leur ferme à tous la bouche. Si cet homme vient de la Bourse, il vous apprendra, bongré malgré que vous en ayez, sur quel pié sont les fonds publics; &, quoique vous traitiez d'un sujet beaucoup plus grave, un jeune godelureau, de l'autre côté de la Ville, viendra s'asseoir auprès de vous, pour vous dire qu'une telle Demoiselle est d'une beauté charmante, parce qu'il vient justement de la voir.

Cicéron nous dit, dans un de ses Livres de l'Orateur, (h) » qu'on peut ensei-  
» gner toutes choses, à la réserve du  
» caractère facétieux, que la nature  
» donne, & qui n'a besoin d'aucun art ». Il en est de même du caractère dont je

(h) *Facetia quæ, etiamsi alia omnia traditi  
arte possunt, naturæ sunt propria certè, neque  
ullam artem desiderant.* Lib. II. de Orat. c. 14.

parle; on peut acquérir toutes les bien-  
féances de la vie civile; mais ce je ne  
fai quoi qui plaît à tout le monde, qui  
est toujours de saison, & qui paroît dans  
les moindres actions, est un talent de la  
nature. Il en est des préceptes que l'on  
donneroit là-dessus comme des règles  
sur la Poësie, qui peuvent bien, à ce  
qu'on dit, prévenir les mauvais Poëtes,  
mais qui ne sauroient jamais en faire un  
bon.

T.

---



---

### XLIV. DISCOURS.

Quid purè tranquillet

HOR. L. I. Epist. XVIII. 102.

Appliquez-vous à connoître ce qui donne à l'Âme  
une satisfaction pure.

Dans (i) un de mes derniers Dis-  
cours, j'ai parlé de la bonne hu-  
meur en tant qu'elle est une vertu mo-  
rale, & j'ai aussi allégué des motifs pro-  
portionnés à sa nature, pour nous enga-  
ger à la cultiver. Je vais la considérer  
sur le pié de qualité physique, & nous y

De la bon-  
ne humeur,  
qui vient du  
tempéra-  
ment.

(i) C'est le XL.

animer par des motifs naturels, qui ne tiennent ni de la vertu ni du vice.

La bonne humeur est en premier lieu ce qui contribue le plus à la santé. Les chagrins & les murmures secrets portent des coups imperceptibles à ces fibres délicats qui composent les parties vitales, & usent peu à peu la machine, pour ne rien dire de ces violentes fermentations qu'ils excitent dans le sang, ni de ces mouvemens irréguliers & interrompus qu'ils causent dans les esprits animaux. De tous les vieillards auxquels j'ai pris garde, & du nombre de ceux qui ne sentent presque point les infirmités d'un âge avancé, je n'en ai guère vû qui n'eût du moins une certaine indolence de tempérament, si ce n'est pas même une gayeté & une bonne humeur tout extraordinaire. Il n'y a nul doute que la santé & la gayeté ne se produisent l'une l'autre, avec cette différence, qu'on ne voit guère une santé vigoureuse qui ne soit accompagnée de quelque dose de bonne humeur, au lieu qu'on voit souvent celle-ci sans l'autre.

La gayeté a le même heureux effet sur l'esprit que sur le corps : elle bannit tous les chagrins & les soucis rongeurs, elle calme les passions & tranquillise l'ame.

Après avoir déjà touché ce dernier point j'observerai ici que le monde où nous vivons, est rempli d'une infinité d'objets propres à exciter & à nourrir dans nos esprits cet heureux tempérament.

Si l'on considère le monde par rapport à l'utilité qui nous en revient, on croiroit qu'il a été fait pour notre usage ; mais, si l'on réfléchit sur sa beauté naturelle & son harmonie, on seroit tenté de conclure qu'il a été fait pour notre plaisir. Le Soleil, qui est, pour ainsi dire, l'ame de cet Univers, & qui produit tout ce qui est nécessaire à la vie, a une grande influence sur nous ; il égaye & réjouit le cœur de l'homme.

Ce nombre infini de créatures vivantes, qui sont faites pour nous entretenir la vie ou nous servir à divers usages, remplissent en même tems les bois de leur musique, nous fournissent du gibier pour la chasse, ou excitent des idées agréables dans nos esprits par la beauté qui les environne. Les ruisseaux, les lacs & les fleuves nous rafraîchissent l'imagination, de même que le terroir à travers lequel ils passent.

Il y a des Ecrivains fort distingués, qui ont regardé comme un effet de la Providence, le soin qu'elle a eu de ta-

piffer la terre de verd plutôt que de toute autre couleur, parce que le verd est un si juste mélange du clair & du sombre, qu'il réjouit & fortifie la vûe, au lieu de l'affoiblir ou de l'incommoder. De-là vient que plusieurs Peintres ont un tapis verd pendu tout auprès de l'endroit où ils travaillent, pour y jeter les yeux de tems en tems, & les délasser de la fatigue que leur cause la vivacité des couleurs. (k) Un célèbre Philosophe moderne en raisonne de cette manière :

» Toutes les couleurs, dit-il, les plus  
 » éclatantes émoussent & dissipent les es-  
 » prits animaux employés à la vûe; mais  
 » celles qui sont plus obscures ne leur  
 » donnent pas assez d'exercice : au lieu  
 » que les rayons qui produisent en nous  
 » l'idée du verd tombent sur l'œil dans  
 » une si juste proportion, qu'ils don-  
 » nent aux esprits animaux tout le jeu  
 » qui leur est nécessaire, & que par l'é-

(k) C'est sans doute M. le Chev. Newton dans son *Optique*, dont M. Le Clerc a donné un Extrait : Voyez la *Biblioth. Choise* Tom. IX. p. 245. Cet Ouvrage de M. Newton a été depuis traduit en *Latin* par M. Clarke, fameux Théologien & Philosophe Anglois; & P. Humbert en a imprimé ici une Traduction Française par M. Coste.

» quilibre où ils les retiennent dans leur  
 » choc, ils excitent en nous une sensa-  
 » tion fort agréable ». Que la cause en soit tout ce qu'il vous plaira, on ne sauroit douter de l'effet; & c'est pour cela même que les Poètes donnent le titre de *gai* à cette couleur.

Pour envisager de plus près cette double fin qu'on observe dans les ouvrages de la nature, c'est-à-dire, leur utilité & leur agrément, nous voyons que les plus importantes parties, dans le cercle des végétaux, sont aussi les plus belles. Je veux parler des semences qui servent à perpétuer les plantes, & qui sont toujours logées dans les fleurs ou dans leurs boutons. Il semble que la nature cache son principal dessein, & qu'elle est industrieuse à répandre sur la terre un air gai & riant, pendant qu'elle travaille en secret à son grand ouvrage, & qu'elle est attentive à sa propre conservation. Il en est à peu près de même à l'égard du Laboureur & de celui qui cultive la terre; ils s'occupent à la rendre une espèce de jardin ou de paysage, & à donner un air riant à toute la campagne qui les environne, quoiqu'ils n'ayent autre chose en vûe que la moisson, & le fruit qui en doit revenir.

On peut remarquer d'ailleurs que la Providence, pour entretenir cette gayeté dans nos esprits, a eu soin de les former d'une telle manière, qu'ils sentent du plaisir à la vûe de certains objets, qui paroissent être de peu d'usage, comme sont les rochers, les deserts, & autres parties semblables de la nature. Ceux qui savent raisonner en Philosophes peuvent étendre cette idée plus loin, & observer que si la matière nous paroissoit avec les qualités essentielles dont elle est revêtue, elle ne feroit qu'un assez triste spectacle. En effet, si la Providence lui a donné le pouvoir de produire sur nous certains effets par le moyen des couleurs, des sons, des odeurs, du chaud & du froid, c'est afin que l'esprit de l'homme, pendant qu'il séjourne ici-bas, puisse être égayé & diverti par ces agréables sensations. En un mot, tout l'Univers est une espèce de théâtre plein d'objets qui nous donnent du plaisir ou de l'admiration, ou qui nous amusent.

Chacun pensera bien de lui-même à la vicissitude du jour & de la nuit, au changement des saisons, & à toutes ces différentes scènes qui varient la face de la nature, & qui remplissent l'esprit

LE SPECTATEUR. XLIV. Disc. 329  
d'une suite continuelles d'images aussi belles qu'agréables.

Je ne mettrai pas ici en ligne de compte tous les plaisirs qui nous viennent de l'art, de l'amitié, de la lecture, ou de la conversation, ni tous les autres divertissemens casuels de la vie; parce que je ne voudrois animer à la gayeté que par des motifs qui s'offrent d'eux-mêmes à toutes sortes de personnes, & qui suffissent pour nous démontrer que la Providence n'a pas eu dessein que ce monde fût rempli de murmures & d'inquiétudes, ou que le cœur de l'homme fut plongé dans la tristesse & dans la mélancolie.

J'insiste d'autant plus sur cette bonne humeur, que nos Compatriotes, à ce que l'on observe, en manquent plus qu'aucune autre Nation. La mélancolie est une espèce de démon qui hante notre Isle, & qui nous afflige d'ordinaire par un vent d'Est. Un François, célèbre Ecrivain de Romans, pour s'opposer à ceux qui les commentent par la saison fleurie de l'année, entame un des siens de cette manière: *Dans le triste mois de Novembre, lorsque les Anglois se pendent & se noient, un Amant au désespoir alla se promener à la campagne, &c.*

Chacun devrait se munir contre les malignes influences de son climat ou de son tempérament. Il faudroit pour cela s'accoutumer à ces réflexions qui peuvent donner la sérénité de l'esprit, & le mettre en état de soutenir avec courage les petits maux & les revers de fortune qui sont communs à tous les hommes, & qui, par le bon usage que l'on en pourroit faire, produiroient une joie abondante & une satisfaction continue.

Quoique je veuille engager ici mes Lecteurs à regarder le monde dans son plus beau jour, je ne desavoue pas qu'il n'y ait bien des maux qui naissent au milieu de tous les plaisirs qu'il nous offre; mais si on les prenoit du bon côté, ils ne rempliroient pas l'esprit d'amertume, & ne détruiroient pas cette bonne humeur de tempérament que je viens de recommander. En effet, M. Locke, dans son *Essai sur l'Entendement Humain*, allégué à juste titre une raison morale, pour rendre compte de ce mélange de bien & de mal, de plaisir & de peine, que les créatures excitent en nous. Voici de quelle manière il s'exprime là-dessus :

(1) *Outre cela, dit-il, nous pouvons trouver*  
 (1) Voyez la Traduction de M. Coste, p. 124.

*ver une autre raison pourquoi Dieu a attaché différens degrés de plaisir & de peine, à toutes les choses qui nous environnent & qui agissent sur nous, & pourquoi il les a joints ensemble dans la possession de la plupart des choses qui frappent notre esprit & nos sens. C'est afin que convaincus, par notre expérience, que tous les plaisirs qui nous viennent des créatures sont mêlés de quelque amertume, & qu'ils ne peuvent nous donner qu'une satisfaction imparfaite & éloignée d'une entière félicité, nous soyons portés à chercher notre bonheur dans la jouissance de celui (m) en qui il y a un rassasiement de joie, & à la droite duquel il y a des plaisirs qui ne tariront jamais.*

L.

s. s. Impr. à Amsterdam chez H. Schelte.  
 (m) Pl. XVI. 11.



## XLV. DISCOURS.

— — meliora pii docuere parentes.

*Mon pere & ma mere, qui avoient de la piété,  
m'ont enseigné de meilleures choses.*

Réflexions  
sur l'Athéisme, les Athées, & la manière de les punir.

IL n'y a rien qui ait plus étonné les Savans d'Angleterre, que le prix excessif où l'on poussa en dernier lieu, dans une vente publique, un petit Livre intitulé, (n) *La destruction de la Bête triomphante*. Il y fut vendu trente livres sterling. L'Auteur, nommé *Jordanus Brunus*, ou *Bruni*, athée de profession, l'a écrit pour tourner la Religion en ridicule; & chacun étoit disposé à conclure, de ce haut prix, qu'il doit y avoir des argumens fort redoutables.

J'en ai lu moi-même un exemplaire, qui m'étoit tombé entre les mains, avec ce préjugé; mais il y a si peu à craindre de cette lecture, que je me hazarderai à rendre ici un fidèle compte de tout le plan que l'Auteur a suivi dans cette merveilleuse pièce.

(n) En Italien *Spaccio della Bestia trionfante*.

Il suppose d'abord que *Jupiter*, résolu d'en venir à une réforme entre les constellations, les assembla toutes un jour; qu'il se plaignit à elles de ce que le culte des Dieux étoit fort négligé, & qu'il trouva cela d'autant plus rude qu'il avoit donné les noms des Divinités du Paganisme à plusieurs de ces corps célestes, & fait ainsi du Ciel, en quelque manière, un Livre de la Théologie Payenne. *Momus* lui dit là-dessus, qu'on ne doit pas s'en étonner, puisqu'il y a tant de contes scandaleux à l'égard de ces Divinités; d'où l'Auteur prend occasion de critiquer toutes les autres Religions, & conclut, que *Jupiter*, après avoir bien examiné toutes choses, bannit les Divinités du Ciel, & imposa aux Etoiles les noms des vertus morales.

Cette courte Fable, où l'on ne voit aucune ombre de raisonnement, & où il n'y a que très-peu d'esprit, ne roule que sur l'impiété d'un bout à l'autre; & c'est pour cela même qu'elle est devenue l'idole de ces foibles génies, qui voudroient se distinguer par la singularité de leurs opinions.

Il y a deux faits qu'on a souvent allégué contre les athées, & dont ils n'ont

pu se tirer jusques ici. L'un est, que les hommes les plus sages & les plus habiles de tous les siècles ont été contre eux, & qu'ils ont toujours suivi le culte public reçu dans leur pays, lorsqu'il n'y avoit rien d'opposé à l'honneur de l'Être infini, ou de préjudiciable aux intérêts du genre humain.

Les *Platons* & les *Cicerons* entre les Anciens, les *Bacons*, les *Boyles* & les *Lockes* entre nos Compatriotes modernes, nous fournissent tous de beaux exemples de ce que je viens d'avancer; pour ne rien dire des célèbres Théologiens, puisque nos antagonistes les reculent, sous prétexte qu'ils ont trop d'intérêt dans la cause dont il s'agit, pour être admis à y servir de témoins.

L'autre fait que l'on a poussé contre eux, & qui paroît d'un plus grand poids, n'est pas la seule opinion des plus sages, mais le consentement universel de tous les hommes, qui ne peuvent avoir reçu cette importante vérité que par l'un ou l'autre de ces trois moyens; soit par l'idée d'un Dieu que la nature ait gravée dans leur esprit; ou par le raisonnement, qui a dû être facile & à la portée des moindres génies; ou enfin par une tradition descendue jusques à nous de

puis le premier homme.

Les athées sont également confondus, à laquelle de ces trois causes que l'on attribue l'idée que nous avons d'un Dieu. Aussi, pour se tirer de cet embarras, ont-ils prétendu à la fin avoir découvert un peuple entier de ces habiles Philosophes, qui n'admettent aucune Divinité, je veux dire la Nation polie des *Hottentots*.

Je craindrois de cloquer mes Lecteurs, si je m'avisois de les entretenir ici des coutumes & des mœurs de ces barbares, qui sont à peine un degré au-dessus des bêtes brutes, & qui n'ont entre eux qu'un misérable jargon, qu'ils n'entendent presque pas eux-mêmes.

On ne sauroit croire avec tout cela jusqu'où va le triomphe des athées, lorsqu'ils s'applaudissent de ces bons amis & fidèles alliés. Si nous nous vantons d'un *Socrate*, ou d'un *Senèque*, ils leur peuvent d'abord opposer les illustres *Hottentots*.

Quoiqu'on soit foidé, en quelque manière, à révoquer en doute la créance de ce peuple, je ne vois pas qu'il en pût revenir aucun mal à la Religion, si l'on abandonnoit aux athées cette noble partie du genre humain.

Il me semble qu'il n'y a rien qui découvre mieux la foiblesse de leur cause, que de les voir réduits à se joindre avec une société d'hommes, qui, de leur propre aveu, ont presque éteint les lumières de la raison, & qui ne se distinguent des bêtes que par leur figure humaine.

Il est vrai qu'outre ces pauvres malheureux, il y a eu, de tems en tems, chez différentes Nations, un petit nombre de cerveaux foibles, qui ont nié l'existence d'une Divinité. Mais *Vanini*, le plus célèbre de tous leurs champions, déclara devant ses Juges qu'il la croyoit: après avoir même levé une paille de terre, il soutint qu'elle suffisoit pour l'en convaincre; & il alléqua diverses preuves pour montrer qu'il étoit impossible que la nature seule pût créer aucune chose.

Je lisois l'autre jour une relation sur le chapitre de *Casimir Liszynski*, Gentilhomme *Polonois*, qui fut convaincu d'athéisme & exécuté pour ce crime. La manière dont on le punit a quelque chose de bien singulier. Aussitôt qu'on eut brûlé son corps, les cendres en furent mises dans un canon, & tirées en l'air vers la *Tartarie*,

Je

Je suis fort disposé à croire, que si un pareil châtement s'introduisoit dans la *Grande Bretagne*, il y a tant de bon sens naturel parmi nous, que, soit qu'on mit un athée tout entier dans une pièce d'artillerie, ou qu'on le pulvérisât comme on fait en *Pologne*, nous aurions très-peu de charges.

Avec tout cela, pendant que cette munition dureroit, je voudrois proposer qu'au lieu de braquer nos canons vers la *Tartarie*, nous en eussions toujours deux ou trois pointés vers le *Cap de Bonne Espérance*, afin d'envoyer nos incrédules dans le pays des *Hottentots*.

Selon moi, une sentence de mort prononcée judiciairement, fait trop d'honneur à un athée, quoique l'usage de le tirer en l'air, comme on le pratique dans cette espèce de martyre, ait quelque chose d'assez proportionné à la nature de son crime.

D'un autre côté, il faut avouer qu'il y a une grande objection contre une pareille méthode. Le zèle pour la Religion est si plein d'ardeur, qu'il ne sait presque jamais où il doit se borner; c'est pour cela même qu'après avoir déchargé nos athées, je craindrois qu'on n'en vint à charger nos sectaires, & qu'en

Tome IV.

P.

égard à la vicissitude des choses humaines, nous ne fussions un jour exposés à fortir de la bouche d'une demie coulevrine.

Si quelqu'un de mes Lecteurs croit que j'ai traité ces Messieurs d'un air trop badin & trop méprisant, qu'il me soit permis de lui dire que selon mes idées, ont fait trop d'honneur à ces incrédules de vouloir raisonner avec eux sur un point qui choque le sens commun de tous les hommes; que c'est leur donner du relief dans le monde, & insinuer qu'il y a quelque probabilité dans leur système, quoiqu'il n'y ait rien de plus absurde.

Pour ce qui est des personnes qui admettent un culte religieux, & que je crois être dans l'erreur, je voudrois en user à leur égard avec une grande circonspection, & tâcher de les ramener de leur égarement avec tout le calme & toute la douceur possible; mais pour ces infidèles, qui ne cherchent qu'à détruire toute sorte de Religions, qu'à dépouiller les hommes de ce qu'ils avouent eux-mêmes être d'un excellent usage dans toutes les grandes sociétés, sans rien substituer à la place, je crois que le meilleur est de les battre de leurs pro-

pres armes; c'est-à-dire, de les traiter avec mépris & de les tourner en ridicule.

X.

---



---

 XLVI. DISCOURS.

Non pudendo, sed non faciendo id quod non decet, impudentiæ nomen effugere debemus.

C. I. C.

*Si nous ne voulons pas qu'on nous taxe d'être impudens, il ne faut pas se borner à rougir de ce qui est contre les règles de la bienséance, mais il faut l'éviter.*

J'AI reçu quantité de Lettres de plusieurs Dames, qui sont fort affligées de ce qu'on les décrie mal-à-propos; elles se plaignent de quelques esprits malins qui ne pensent qu'à noircir la réputation des autres, & qui donnent un mauvais tour aux actions les plus innocentes ou les plus indifférentes de leur nature. Elles ont même le malheur de se justifier d'une manière à insinuer que le soupçon est assez légitime. Il est vrai qu'il y a certaines personnes oisives qui passent

P ij